

L'EXPOSITION DE 1877 À COMPIÈGNE

par

François CALLAIS

Le 6 novembre 1876, le conseil d'administration de la Société historique délibérait sur une proposition, - transmise par son vice-président, Hippolyte Bottier-, du "comité central d'organisation de l'exposition industrielle et horticole de Compiègne", prévue l'année suivante: il s'agissait de participer à une "section rétrospective". Une commission fut désignée afin d'étudier cette proposition qui fut d'ailleurs repoussée, car elle obligeait à prendre les délégués parmi les souscripteurs du capital de garantie de cette exposition; de plus on s'inquiétait des locaux où seraient entreposés les objets précieux, on faisait aussi remarquer que beaucoup de ces objets apparaîtraient à l'exposition de Paris, en 1878, et que d'ailleurs la plupart étaient déjà visibles au Palais (on gardait alors le terme usité sous l'Empire) et au musée Vivenel. Onze "expositions de l'Industrie", avaient déjà été organisées à Paris: d'abord par François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur du Directoire, qui réunit cent dix exposants pendant trois jours au Champ de Mars, en 1798⁽¹⁾; ensuite par les régimes successifs, en 1801, 1802, surtout 1806⁽²⁾, puis 1819, - celle-ci marquant l'avènement de la machine et le début des expositions en Europe-, enfin 1823, 1827, 1834, 1837, 1844, 1849: cour du Louvre, esplanade des Invalides, place du Carrousel, ou aux Champs Elysées. A ces expositions de la production nationale succédèrent des expositions dites universelles: à Londres en 1851, à Paris en 1855 (aux Champs Elysées et au quai de la

(1) L'année suivante, une petite exposition se tint dans la cour du Palais national des Sciences.

(2) Cf. J.MERMET, "L'Oise à l'exposition de 1806", pp. 99-104, *Histoires de Chez nous*, Compiègne, 1926

conférence, le Palais de l'Industrie en fut la vedette), puis en 1867 (Champ de Mars). On préparait celle de 1878, (sur la colline de Chaillot fut alors érigé le palais du Trocadéro).⁽³⁾

Déjà la municipalité de Compiègne avait créé, lors de la délibération municipale du 17 avril 1875, une *Fête de Compiègne*, annuelle, qui devait se tenir du premier au second dimanche de juin; un crédit de six mille francs fut alors accordé. Le choix de la date était en partie lié aux trains de plaisir qui amenaient à bon compte les Parisiens et débutaient le premier dimanche de juin. On invoquait en faveur de cette création l'existence des festivités faisant la prospérité des villes voisines: Jeanne Hachette à Beauvais, Saint-Samson à Clermont, Saint-Rieul à Senlis, fête de septembre à Noyon; certes on avait bien la Fête des Capucins, remontant au milieu du XVII^e siècle et se tenant lors de la neuvaine de l'Annonciation à Notre-Dame de Bon Secours, mais elle avait beaucoup perdu et restait localisée place de l'Hôpital et chaussée des Capucins. On voulait une fête animant toute la ville, quasi estivale mais avant la moisson, profitant en particulier du décor naturel splendide des "avenues". La fête de Jeanne d'Arc qui avait duré plusieurs semaines, au printemps 1865, avait laissé un prestigieux souvenir mais avait coûté cher, on voulait rester plus lié à l'économie locale et laisser plus d'initiatives aux commerçants et artisans de la ville: ainsi les Compiégnois décorèrent les rues, de la gare au château, et y organisèrent divers jeux, tandis que diverses baraques foraines y proposaient spectacles et réjouissances. Les festivités officielles se succédèrent d'un dimanche à l'autre: bals gratuits, concerts, notamment dans le parc du château, retraites militaires aux flambeaux, feux d'artifice, illuminations, démonstrations de gymnastique, concours de longue paume, tombola, fête vénitienne et jeux sur l'Oise, tandis que Jules Godard, aéronaute des fêtes de Paris, emmenait les curieux en ballon libre ou captif...sans oublier l'inauguration du nouveau terrain du Jeu d'arc, l'assemblée des Sauveteurs de l'Oise,...La plupart de ces distractions, nous les retrouvons lors de l'exposition de 1877; la fête de 1876 lui a servi en cela de répétition.

Ces expositions: régionale en 1877, à Compiègne, universelle en 1878, à Paris, marquaient assez triomphalement le redressement si rapide de la France, vaincue et envahie lors de "l'Année terrible", en 1870-71, puis rançonnée de cinq milliards de francs-or au profit de l'Allemagne unifiée par la Prusse. N'oublions pas cependant que, depuis 1873, la conjoncture économique devenait médiocre; le libre échange instauré sous le second Empire devra bientôt être en partie abandonné, afin de protéger notre production agricole menacée par la concurrence des pays neufs. La situation politique était aussi incertaine. L'Assemblée

(3) On connaît celles de 1889, 1900 et 1937.

nationale, à large majorité royaliste,- divisée par l'orléanisme mais aussi, même après la réconciliation ou "fusion", par les prétentions du roi légitime, le comte de Chambord,- avait fini par voter des lois constitutionnelles avant de se retirer en janvier 1876; fondant une troisième République dont le président, le maréchal de Mac-Mahon, mais aussi le sénat, demeuraient nostalgiques des régimes précédents, surtout hostiles à un républicanisme plus ou moins teinté d'anticléricisme. Le maréchal de Mac-Mahon, - descendant d'Irlandais, catholiques et fidèles aux Stuarts, qui avaient trouvé refuge en France,- avait été désigné en 1873 comme président de la République, pour la durée d'un septennat, afin de jouer le rôle d'une sorte de régent, en attendant que la restauration fut possible, ne serait-ce que grâce à une éventuelle disparition du comte de Chambord. Le 16 mai 1877, dix jours avant d'aller inaugurer l'exposition de Compiègne, le maréchal avait contraint à la démission le ministre Jules Simon, républicain modéré, et dissous la Chambre des députés récemment élue, revenant à "la république des ducs" si bien décrite par Daniel Halévy. La majorité républicaine criait au coup de force et la lutte électorale allait être acharnée.

Cette situation explique les positions de la presse locale compiégnnoise. *L'Echo de l'Oise*, royaliste, s'enflammait pour le maréchal-président et allait publier un supplément quotidien relatant par le menu les festivités de cette exposition; *L'Exposition de Compiègne, organe quotidien des exposants. Moniteur du Concours Régional et des Fêtes de Compiègne..* Les commerçants et artisans de Compiègne et des environs en profitèrent naturellement pour faire leur publicité dans ce supplément. On découvrait ainsi: les baignoires en cuivre étamé, avec chauffe-bains, de Daussy; le matériel de cordonnerie Maillet de Margny et les bottes Cantillon de Venette, galoches et sabots Durel, la farine lactée Nestlé et le vin tonique Quassia-Kina du pharmacien Victorin Rabot⁽⁴⁾; les livres de la librairie Artous; les armes de Féret; le photographe Dupré, au 45 rue Solférino; la féculerie Boursier à Chevières; la filature de coton installée depuis 1822 dans l'ancienne abbaye d'Ourscamps. Son concurrent, *Le Progrès de l'Oise*, républicain affirmé, tout en restant relativement modéré, et sans boudier une exposition qui traduisait la prospérité du pays et de sa clientèle, se montrait nettement plus réservé et voulait éviter qu'elle fût un faire-valoir de la politique présidentielle.

L'exposition régionale de Compiègne avait été proposée par le Conseil général de l'Oise, dont c'était le tour d'avoir le choix de la ville, et acceptée par les exposants, le jury et les associations agricoles réunies

(4) Cf. "L'exposition de Compiègne de 1877 vue à travers sa section "Produits pharmaceutiques", par Frédéric BONTÉ, dans les *Varia*, pp. 221-224, du *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, tome trente-troisième, 1993.

au concours régional d'Arras, en juin 1876: Teisserenc de Bort, ministre de l'Agriculture, en avait avisé par lettre la municipalité. Cette exposition, regroupant dix-huit départements du nord de la France, s'ouvrit le dimanche 20 mai 1877, elle dura plus de trois mois, se clôturant le dimanche 2 septembre; la ville resta pavoisée mais de nombreuses averses gènèrent les festivités en plein air ainsi que les exposants. Des trains spéciaux partaient de Paris, mais aussi de diverses villes du Nord (Douai, Valenciennes, Lille,...); un service spécial permettait d'aller facilement de la gare aux avenues. A une centaine de mètres en avant de l'actuelle entrée du parc, on pénétrait dans le domaine de l'exposition. Le musée Antoine Vivenel possède une maquette de cette entrée: une porte monumentale, flanquée de deux pavillons; projet non réalisé de Delaplace, architecte de la Ville. Les pavillons de l'exposition industrielle, intéressant surtout l'agriculture, s'échelonnaient le long de l'avenue du Jardin Fleuriste et dans l'ex-avenue du Prince Impérial: située entre l'avenue Royale et l'entrée du parc, son tracé s'est effacé définitivement avec le récent aménagement en parage de la demi lune. Parmi les bosquets occupant alors cet espace, actuellement destiné aux voitures, on avait aménagé jets d'eau, cascades et rochers.

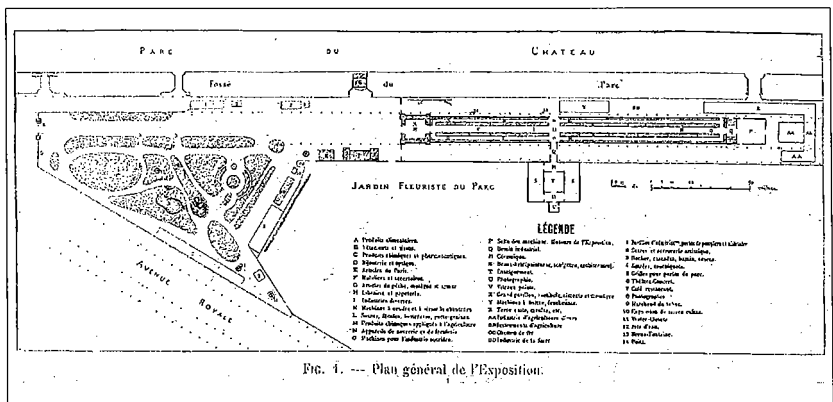


FIG. 1. --- Plan général de l'Exposition.

C'est dans l'avenue du Fleuriste que le principal bâtiment, dit Palais de l'Exposition, avait été édifié par l'entreprise Savy, secondée par Lequent, maître maçon. V. Rich dirigea les travaux d'après les plans de Lafolloye, architecte du Palais. Le toit était en carton-cuir mais la façade servant d'entrée au grand pavillon avait belle allure. Son décor, qualifié de "style grec" par le journaliste, était en fait très éclectique: "...il était impossible, dans les conditions de temps accordé et avec des moyens d'exécution aussi divers et manquant absolument d'unité, de pouvoir produire une oeuvre de style. L'emploi simultané de grands arcs romains, de pyramides Louis XIV, d'un dôme au profil oriental,

prouvent que l'architecte n'a pas eu cette ambition"⁽⁵⁾. Cette oeuvre, à destination précaire, devait surtout rendre un effet décoratif. La maison Hubert fit, pour dix-huit cents francs, les deux grandes statues. La maison Cruchet fournit les cariatides de la porte et la maison Barbezat (bronzes d'art) les figures des portiques et les vases. Les armes de la ville dominaient avec en-dessous l'inscription: *Industrie. Beaux-Arts. Commerce.*

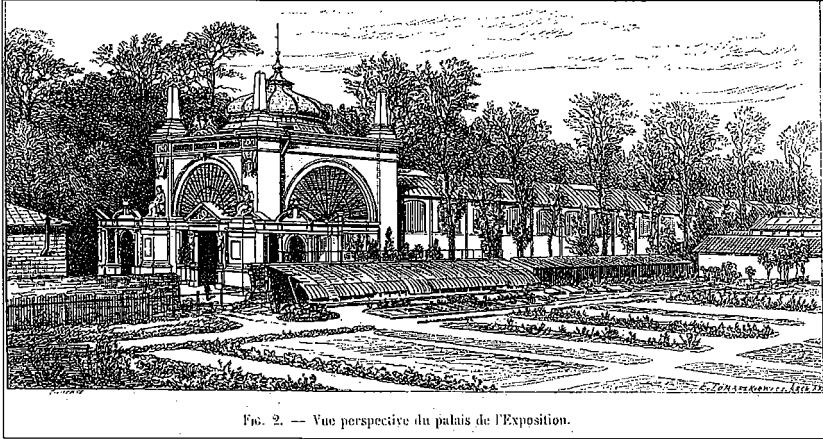


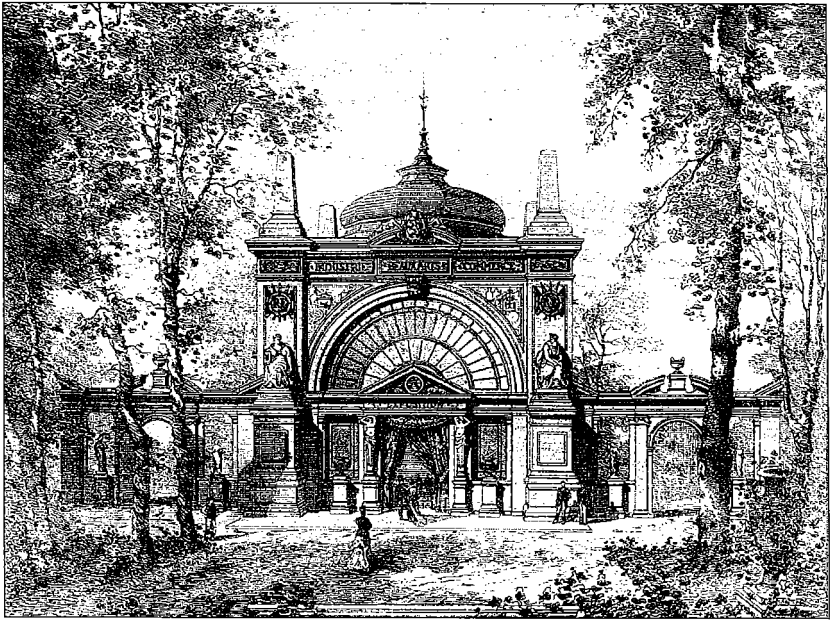
FIG. 2. — Vue perspective du palais de l'Exposition.

Ce pavillon monumental donnait accès à une grande galerie qui fut prolongée au fur et à mesure des demandes des exposants. Dans un vaste salon d'honneur trônait la statue en bronze du maréchal, fondue par Thiebaut, rue du Faubourg Saint-Denis; on y voyait un buste plus discret représentant la République, oeuvre de Francia; dans une autre salle s'exposaient les arts industriels; une chambre noire y était réservée aux verrières. Un Palais de l'Industrie était décoré d'un portrait, en mèches de cheveux, de Pie IX, dont le long règne allait s'achever en 1878; pape particulièrement vénéré pour son ferme maintien de la doctrine face au scientisme du "stupide XIXe siècle" (Léon Daudet), et pour sa fermeté face au nationalisme italien. On y présentait des machines à vapeur, des tapisseries et tout un "fatras", jusqu'à du matériel de dentiste. Un Pavillon des Beaux-Arts et de l'Enseignement, formait enclave dans le Jardin Fleuriste. Les autres stands d'expositions et les multiples distractions se concentraient surtout dans les avenues Royale, du Jeu de Paume et du Moulin⁽⁶⁾, ou encore dans le Grand Parc, alors réservé aux chasses présidentielles et ouvert aux Compiégnois seulement à partir de 1924. Rappelons que les avenues appartinrent longtemps au domaine

(5) *Encyclopédie d'Architecture*, "Décoration de la Porte d'Entrée", Exposition régionale de Compiègne, 1877 (d'après la notice rédigée par Lafollye).

(6) Le jeu de Paume correspondait à l'entrée de cette avenue du Moulin, actuellement de la Résistance.

national, avec une circulation très réglementée; c'est seulement en 1931 qu'elles furent transférées à la Ville avant d'être classées monuments historiques en 1933.⁽⁷⁾



Les machines agricoles s'alignaient de la place du Château au Rond-Royal; on admirait notamment le labourage à vapeur mais aussi le chemin de fer Decauville qui se révéla si utile pour les transports de marchandises à la campagne et joua un rôle important pendant la Grande Guerre. L'intérêt pour le chemin de fer n'était d'ailleurs pas encore épuisé, car une voie circulaire, installée avenue du Moulin, près de la Vénérie devenue caserne des Cent-Gardes⁽⁸⁾ sous le second Empire, permettait à une locomotive à vapeur de traîner trois wagons de voyageurs. Les produits agricoles compiégnois étaient naturellement à l'honneur, ceux des maisons Droit, Fauvelle, Kiéfer, Lanvin, Lescot (de Margny); Chevallier (de Gournay), était alors président de la Société d'agriculture de Compiègne, et Boursier son secrétaire. Ce fut l'occasion d'une distribution de récompenses aux serviteurs ruraux "pour les soins intelligents donnés aux animaux domestiques"; on peut se référer au Flaubert d'*Un coeur simple* afin d'imaginer la scène.

(7) On ne respecta plus assez les quatre alignements d'arbres ni l'harmonie des constructions pour lesquelles les avenues, trop souvent défigurées par des immeubles mastocs, n'étaient d'ailleurs pas prévues.

(8) Occupée par les "lits militaires", elle fut remplacée en 1937 par les bâtiments de l'actuel collège Jacques Monod, qui abritèrent auparavant le cours complémentaire puis le collège de jeunes filles, devenu groupe féminin du lycée Pierre d'Ailly.

L'exposition forestière occupait le Grand Parc, à l'abri d'un chalet, avec entrée sur le Rond Royal; Louis des Etangs, inspecteur des Eaux et Forêts, la supervisait. On y présentait toute la boissellerie depuis le bois en grumes, avec le sciage mécanique et de long, les fendeurs de merrains ou de lattes, et tout le fagottage et bûcheronnage jusqu'aux ateliers des villages voisins: bois et brosses de Béthisy Saint-Pierre, jouets d'enfants de Saint-Sauveur, boîtes de La Croix Saint-Ouen, galoches et sabots de Saint-Jean et de Choisy, sans oublier les outils et manches, soufflets, queues de billard, jusqu'aux treillages. On y trouvait aussi des bois d'animaux, surtout massacres de cerfs, des pépinières, une fabrication de charbon de bois, un herbier forestier constitué par le comte de Gayffier, des présentations d'entomologie et de botanique, de vénerie et même de papeterie. L'exposition horticole, entre les avenues et face à l'entrée du parc, fut l'une des plus importantes et l'occasion d'un congrès.

Une exposition sucrière permit aussi de rassembler un congrès organisé par la Société des fabricants de sucre de France, Compiègne étant au centre de la riche culture betteravière; le principal orateur, Drouyn de Lhuys, retraça la naissance de l'industrie sucrière depuis le milieu du XVIIIe siècle. On y montra les procédés de raffinage de la betterave à sucre, dûs aux Allemands Margraff, en 1745, et Achard, un descendant d'huguenot, en 1795; et on rappela que la première usine française, celle de Crespel-Delisse, s'établit à Lille en 1810. Une section "Matériels et procédés des arts libéraux" regroupait des activités assez disparates.

Le Salon des Beaux-Arts, à l'hôtel des Fleurs, - situé en bas de la rue Jeanne d'Arc il fut démoli en 1918-, offrait notamment les oeuvres d'Albert Chennevière: *Portrait d'aumônier*, *Une affaire d'honneur* et des paysages du baron de Foucaucourt⁽⁹⁾. On peut citer encore les oeuvres de de Bellée: *La hutte du charbonnier*, Brunet-Jouard: *Avant le Vautrait*, Pierre Comerre: *L'Italienne*, Marie Pichon: *Passe Temps*, Eugène Claude: *Hûtres et fruits*, Victor Dupré: *Paysage du Nord*, l'inévitable bergerie de Brissot de Warville, sans oublier *Les ramasseuses de faines* de Félix Deligny,... La Ville acquit *Ruines du temple de Zeus Olympien à Athènes*, par Alfred de Curzon (1820-1895), pour huit cents francs, et *Vue des Bouches de la Meuse à Mierevliet*, par le Belge Auguste Musin (1852-), pour douze cents francs; ces deux tableaux sont actuellement au musée Antoine Vivenel.

Il y eut des journées particulièrement importantes. D'abord celle de l'inauguration par le maréchal de Mac-Mahon, le samedi 26 mai, la

(9) La famille de Foucaucourt possédait un hôtel sur l'ancienne avenue de l'Impératrice (avenue Thiers), ainsi que l'actuelle Maison de l'Europe et le terrain contigu où elle installa le pavillon norvégien de l'exposition universelle de 1900, devenu Auberge de la Jeunesse, démolie il y a une quinzaine d'années.

veille il avait inspecté le chantier de l'exposition universelle de Paris qui devait ouvrir l'année suivante. Le maréchal-président était accompagné de M. de Meaux, ministre de l'Agriculture et du Commerce, et par sa Maison militaire, représentée par le général d'Abzac, le colonel Broye et le capitaine de Ganay. Une garde d'honneur, formée d'un bataillon du 54^e de ligne et d'un escadron du 13^e dragons, accueillait le président. Toutes les notabilités étaient là: le préfet, Tripiier; le sous préfet, le baron de Barante, qui devait être victime du succès républicain⁽¹⁰⁾; le maire de la ville, Jean Louis Aubrelisque, et l'ancien maire intérimaire, Alphonse Leveaux; le président du conseil général, le duc d'Aumale; les sénateurs de l'Oise: le comte d'Andlau et le comte de Malherbe; les députés de l'Oise: le duc de Mouchy et Léon Chevreau; le président du tribunal civil, Albert de Roucy et le procureur de Maintenant, ainsi que le président du tribunal de commerce, Motel; les généraux Montandon et Ducrot; l'archiprêtre de Saint-Jacques, Picard, et le curé de Saint-Antoine, Lecot; sans oublier le président de l'exposition, Huron. La croix de la Légion d'honneur devait être remise à Aubrelisque et à un cultivateur d'Amy, lauréat de la prime d'honneur en 1869: Émile Wallet. Après la réception à la sous-préfecture et le déjeuner, le maréchal visita l'exposition, puis l'hôtel-Dieu et les casernes. Le maréchal avait été intéressé par les machines à coudre fabriquées par Singer et présentées par la maison Maillard, 7, rue des Bonnetiers. Une lettre de son officier d'ordonnance, le vicomte E. de la Panouse⁽¹¹⁾, dès le lendemain, demandait l'envoi de l'une de ces machines à l'Élysée. M. de Barante avait, quant à lui, essayé un fusil à percussion de l'armurier Féret. Un berceau-parachute, proposé par J.E. Boivin de Paris, avait aussi éveillé l'intérêt. La venue de don Pedro, empereur du Brésil, (apparenté à la Famille de France, sa fille et héritière ayant épousé le comte d'Eu, petit-fils de Louis-Philippe) était annoncée. Une visite du préfet Tripiier, attira Huron, Pascal Duprat, député de la Seine, de Douville-Maillefeu, député de la Somme, Célestin Lagache, conseiller général et directeur de la sténographie à l'assemblée nationale, Gellion-Danglar, ancien sous-préfet de Compiègne et candidat de la gauche; ainsi que des journalistes du *Rappel* et du *Journal des Débats*.

Le dimanche 20 mai, c'est au Rond-Royal que l'on remit les récompenses aux lauréats agricoles, tandis que, dans la soirée, un feu d'artifice illuminait les rives de l'Oise. Une messe solennelle fut célébrée sur la place du Château, vingt jeunes filles en blanc,

(10) Claude Antoine Félix, né en 1851, petit-fils de l'historien romantique, d'origine auvergnate, dont il publia *les Souvenirs*.

(11) Sa famille possédait à Compiègne un hôtel avec jardin, qui fit place vers 1925 à l'actuel cinéma et au magasin de photographie Hutin: sa grille a remplacé le mur et la porte cochère de l'hôtel du Grand Maître.

accompagnées de leurs cavaliers, quêtèrent pour le Bureau de Bienfaisance; aux dimanches suivants, Mmes Lemer-Mortreux, de Maintenant, Léonce Perrot et Mlle Alice Chennevière sollicitèrent pour la Caisse de secours des artistes musiciens, fondée par le baron Taylor; Mmes de Barante et Chovet pour la Société des Sauveteurs de l'Oise, fondée en 1867.

Le Congrès de la Société française d'Achéologie se tenait à Senlis, sous la présidence du duc d'Aumale et d'Adrien de Longpérier; le comte de Marsy en était déjà un membre éminent, en attendant d'en devenir le président; elle en fut d'autant mieux accueillie par la Société historique qui remit à chacun des assistants un plan ancien de Compiègne et organisa une visite, non seulement de l'exposition, mais aussi des sites et monuments les plus intéressants: pont Saint-Louis, Grosse Tour, hôtel-Dieu, maîtrise des Poissonniers (au coin des rues Jeanne d'Arc et des Trois Barbeaux), Saint-Antoine, hôtel des Rats, Cour le Roi et cloître Saint-Corneille; après un déjeuner à l'hôtel de la Cloche, la visite reprit: Saint-Jacques, le parc de l'exposition, le château (musées khmer et gallo-romain, galerie de tableaux, grands appartements), hôtel de ville avec le musée Vivenel.

De nombreux concours se déroulèrent pendant ces trois mois: agricole (sous la responsabilité de Drouyn de Lhuys, président de la société d'Agriculture de France), horticole (avec Baudelocque, président de l'Institut horticole du Nord), de pompes d'incendie.

Le concours régional hippique, présidé par de Laire, inspecteur général des haras, fut l'occasion de mettre en valeur le haras nouvellement installé aux Grandes Ecuries; le haras du Pin et les dépôts de remonte militaire y participaient. Le carrousel du jeudi 24 mai fut offert au Rond Royal, en plusieurs quadrilles, par les officiers supérieurs du 13e dragons menés par le capitaine de la Chère.

La fête de gymnastique au Rond Royal, le dimanche 20 mai, réunit quinze sociétés: de Paris, dont celle de *L'Alsace-Lorraine* fut particulièrement applaudie, et des environs; on félicita ses organisateurs: le président de la Société de gymnastique de Compiègne, Alexandre Sorel, et le président de la commission des Fêtes, Mesnil. Dans l'avenue du Jeu de paume, menant de la demi lune, actuel parcage, à l'avenue de la Résistance, anciennement du Moulin, s'affrontèrent les fidèles de ce sport traditionnel dans la région. Le fête des chevaliers du jeu d'arc rassembla quatre-vingt-huit compagnies et le Grand Prix fut décerné le lundi 21 mai, douze jeunes filles, toujours en blanc, précédant le défilé; un grand jour pour Duchemin, capitaine de la compagnie de Compiègne.

Un concours d'enseignement et de librairie, permit de présenter livres scolaires et lauréats des concours cantonaux. Plusieurs instituteurs

furent récompensés pour leur enseignement agricole: Bouré, directeur de l'école Hersan, le frère Boniface, directeur de l'école publique des Minimes, Benaut, de Ressons (futur archiviste de la Société historique), Faq, de Chevrières, Dervillé, de Remy,...ainsi que Félix Deligny, professeur de dessin au collège et aux cours communaux⁽¹²⁾, pour les fleurs peintes par ses élèves. Ce fut l'occasion de présenter les principales institutions de la ville. Le collège, naguère dédié à Louis-Napoléon, regroupait alors trois cent dix élèves dont deux cents internes, dont beaucoup de boursiers écrémant les écoles primaires; chaque année il présentait avec succès à Saint-Cyr, - nous sommes dans une ville de garnison et au lendemain de la guerre-, ainsi qu'aux Mines; ce fut jusqu'en 1914, après les grands lycées de la capitale, l'un des plus importants établissements secondaires de l'académie de Paris. Il ne fut cependant transformé en lycée d'État, sous le patronyme de Pierre d'Ailly, qu'en 1949.

Il y eut surtout deux concours de musique: le dimanche 10 juin, celui des orphéons; le dimanche 17 juin, celui des harmonies et fanfares. Il fallut produire les deux cents formations attendues: au Manège des casernes du Cours, au Théâtre Neuf du Château (notre Théâtre Impérial), au théâtre de la Ville (celui de la rue Vivanel, malencontreusement démoli en 1971), au théâtre du château (celui que Louis-Philippe établit dans l'ancien jeu de paume), à l'Orangerie des Grandes Ecuries; sans compter en plein air, si le temps s'y prêtait: cour du château, kiosque du parc, places de l'Hôtel de ville, de l'Hôpital, du Marché aux Herbes, Rond Royal,...Deux cents jeunes gens furent commissaires volontaires afin de les guider. Un jury prestigieux réunissait, entre autres: Ambroise Thomas, président, Ernest Guiraud, Léo Delibes (propriétaire d'une maison de vacances à Choisy-au-Bac), Saint-Saëns, Gebauer, Ferdinand Poise,...

Les distractions ne cessèrent pas. Presque chaque jour on applaudit une retraite aux flambeaux, avec les musiques du 54e de ligne et du 13e dragons ; les dragons défilaient en manteau blanc et portant des torches (fournies par Ruggieri). Des visites guidées étaient prévues: le musée Vivanel aux collections d'une richesse si variée⁽¹³⁾ et la salle de Dessin

(12) Cet artiste compiégnais avait déjà exposé, au salon de 1874, un pastel, *Portrait de dame* (Cf. Marie-Laure Le Brazidec, Musée Antoine Vivanel).

(13) On y admirait particulièrement, dans une salle du premier étage: *Le Rêve de Bonheur*, de Papéty (dernier envoi de l'artiste à Rome, d'inspiration fourrieriste, offert en 1844); *La mort de Baily*, de Louis Boulanger (Victor Hugo et Petrus Borel avaient protesté contre son exclusion du Salon de 1831); *La Charité*, de Landelle. Rappelons que ces deux premières toiles sont trop grandes pour être actuellement exposées, seule la troisième reste visible dans la chapelle Saint-Nicolas. Un soi-disant Giotto a été replacé, en 1973, dans la collection Campana d'Avignon. On s'illusionnait sur de fausses attributions: à Murillo, Fr. Clouet, A.Carrache, L'Albane, Guido Reni. C'est alors que Anatole Marquet de Vasselot donna le modèle en plâtre de sa statue de marbre intitulée *Fillette*. (renseignements donnés par Eric Blanchegorge, conservateur du musée Antoine Vivanel).

où l'on voyait un portrait du donateur par Papéty, le château avec les musées Khmer et Gallo-Romain: ces deux musées allaient d'ailleurs bientôt partir pour Paris ou Saint-Germain en Laye. On était fier aussi de Saint-Pierre des Minimes, cette ancienne église, aménagée en gymnase depuis 1865, disposait d'installations modèles, selon Victor Duruy qui l'avait visité en 1867 et 1868; il y avait six cents élèves mâles sous la tutelle du professeur Laly, mais on y admettait les dames et demoiselles. Pierrefonds faisait partie du circuit des visites; les voitures partaient de la gare et s'arrêtaient à l'hôtel de la Cloche avant d'emprunter la route Eugénie; la ligne de chemin de fer ne fut ouverte qu'en 1883.

Il y avait concert et théâtre tous les soirs; il s'agissait d'ailleurs plutôt de café-concert et de spectacle de cabaret, comportant monologues et chansons comiques. Le Casino de l'Exposition, inauguré le 5 juin, vantait son éclairage et son pianiste et se targuait de compter divers acteurs de l'Odéon: Monvalon y dit une scène d'Eugène Manuel, "*La Relève*" (*La France*, livre de lecture courante pour toutes les écoles, depuis 1865, et *Poèmes populaires*, publiés en 1871, avaient fait de ce sous Sully Prudhomme le grand homme de l'enseignement primaire), ses camarades présentèrent *La Bénédiction* de François Coppée, le poète des humbles, et *Les Pauvres* d'Alphonse Daudet, (*les Lettres de mon moulin*, publiées en 1869, et *les Contes du Lundi*, publiés en 1873, furent tout de suite populaires et *La dernière classe* allait émouvoir des générations de Français refusant la défaite et la perte de l'Alsace-Lorraine); Paul Déroulède qui, entre 1871 et 1914, enflamma bien des Français, retrouvant "la gloire" de Béranger, ne dut pas être oublié. Le Théâtre de l'Exposition dirigé par M. et Mme Catala, du Théâtre français du Caire, avec François Lamy, des Variétés, bénéficiait du concours des musiciens des "*Grands Concerts*" de Paris; on y joua *Le beau Paris* et *Lischen et Fritzschen*, opérettes d'Offenbach; *Le jardinier de Compiègne*, chanson inédite, fut suivie de "*l'embrasement général du jardin*": l'entrée y coûtait 1F mais seulement 50 centimes pour les abonnés. Un Théâtre d'Été se targuait d'être dirigé par Touzé, de l'Odéon. Dumoulin eut du succès dans *Mes transformations*, avec neuf changements de costume en scène, à l'imitation de sir John Morris qui, en 1874, s'était exhibé aux Variétés.

On trouvait aussi un musée des modèles en cire, tenu par l'Anglais W. Sanger, un musée mécanique, le théâtre Robida (sans doute de la même famille que le dessinateur, que présentait-il?), le théâtre des Singes, mais encore deux jeux de dames "géantes", deux panoramas, un chemin de fer circulaire, des tirs aux pigeons, sans compter tous les jeux des fêtes foraines: mât de cocagne, courses en sac, courses aux ânes, jeu de baquet,... L'exotisme était illustré par divers établissements: proposant des articles de Tunis (la Tunisie ne deviendra pourtant protectorat français qu'en 1881) et des Chinois "en costume".

Cirques et ménageries se succédaient. Feux d'artifice (lancés par Honoré, artificier de la Ville de Paris) et bals, surtout avenue du Jeu de Paume, ne manquèrent pas. Nombreux étaient les comptoirs de fritures et de vin. Un Grand Café Restaurant, situé juste avant le Grand Pavillon et face au Théâtre-Concert, offrait des spectacles de café-théâtre et disposait d'une salle de 1.200 places, plus des cabinets particuliers. Une Brasserie alsacienne conciliait gourmandise et patriotisme.

Le dimanche 3 septembre, le préfet Tripiier présida la distribution des récompenses; la musique de la manufacture de Saint-Gobain remplaçait celles des régiments alors partis en grandes manoeuvres. Les comptes de l'exposition furent difficiles à rendre, un an plus tard il fallut se résigner à avouer un assez important déficit. Le rapport de la commission de contrôle, en mars 1878, entraîna la démission de Motel, se jugeant diffamé, du conseil municipal et de la présidence du tribunal de commerce.

Après la brillante époque du second Empire, après les fêtes de Jeanne d'Arc de 1865, cette exposition prouva la vitalité de Compiègne et de toute la France du nord et leur volonté de redressement au lendemain d'une terrible défaite. La création de la "Fête de Compiègne", d'ailleurs si mal vue par beaucoup⁽¹⁴⁾, les grands travaux de restauration de l'Hôtel de ville, bientôt l'implantation de tout un ensemble sportif, le relais des chasses impériales par les familles aristocratiques du voisinage, tout cela démontre que l'élan dû au second Empire va se prolonger jusqu'en 1914⁽¹⁵⁾. Cependant les cavalcades, les bouquets de l'archerie, les fêtes de Jeanne d'Arc, plus tard celles du Muguet, ne remplacèrent pas cette grande manifestation économique et culturelle qui resta unique par sa diversité et son ampleur régionale; la Foire annuelle, instaurée par Jean Legendre au lendemain de la dernière guerre, ne peut guère être considérée comme son prolongement, car banalisée et réduite à l'économie.

Nota Bene: L'essentiel de cet article est tiré d'un opuscule de la Bibliothèque Saint-Corneille: *L'exposition de 1877*, Loc Broch 1730 (79), ainsi que de la presse locale: *L'Echo de l'Oise* (Bibliothèque Saint-Corneille) et *Le Progrès de l'Oise* (Archives municipales).

(14) Cf. "Jules Perrin du Lac", dans ce même Bulletin.; on lui reproche la vulgarité, le bruit, il s'agit aussi de fêtes quasi laïques et non plus liées à de saints patrons. Cette fête n'eut pas lieu en 1877, année de l'exposition de Compiègne, ni en 1878, l'exposition universelle de Paris s'ouvrant le 1er mai. Cependant, le 30 juin 1878, Chovet, le nouveau maire, célébrait, avec Paris, la fête de la Paix et du Travail, celle aussi de la république, triomphante mais alors très modérée.

(15) En 1875, on établit un haras, un centre de recrutement militaire, mais on craignit que le départ du 21ème Dragons pour Evreux ne fût pas compensé; et l'on perdit le musée cambodgien en 1878.